Et si la Pensée Unique ne détenait pas la vérité

« Il faut mieux mourir selon les règles, que réchapper contre les règles »
Molière, *L'Amour Médecin*, Acte II, scène 5

Pr André Maïsseu
Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines

Même si jour après jour, la réalité vient implacablement démontrer que l'application de la Pensée Unique nous éloigne toujours un peu plus d'un développement durable permettant de réconcilier économie, écologie et social, même si s'estompent les quelques chances de recréer les conditions d'une croissance économique créatrice d'emplois et respectueuse de l'environnement, même si force est de constater que les remèdes appliqués ne font qu'affaiblir le malade et aggraver son mal, rien ne peut faire dévier nos responsables de gauche comme de droite, dans leur aveuglement à vouloir appliquer la Doctrine. Réunis au chevet du malade, tels les médecins du temps de Molière, l'unanimité se fait parmi les docteurs de l'Economiquement Correct, quant à la nécessité d'appliquer coûte que coûte les préceptes de la Pensée Unique... dont la profession leur permet l'exercice du pouvoir. Et qu'importe que le patient décède : *« il faut mieux mourir selon les règles, que réchapper contre les règles »*.

Il en est de la politique économique actuelle comme il en était de la médecine du temps de Molière. Elle est fondée sur des dogmes, élevés par le traité de Maastricht au statut de nouvelles Tables de la Loi. Il n'y a débat que sur les stratégies à suivre : faut-il saigner le malade le matin à jeun, ou le soir après le souper ? Les résultats de ces débats entre les docteurs de la Pensée Unique, débats toujours brillants et toujours hermétiques, sont ensuite prodigués au bon peuple béat des béotiens. Celui-ci doit tout gober, tout payer et surtout ne profiter de rien, le cercle restreint des Grands Prêtres de la Pensée Unique s'en chargeant bien volontiers.

Quels sont ces dogmes sur lesquels s'appuient, à quelques variantes près, les doctrines économiques modernes, qu'elles se prétendent « libérales » ou « de gauche ». ? En quoi ces dogmes sont-ils erronés ?

— 1er dogme — De la réversibilité des processus économiques

Toutes les analyses fondatrices de la Pensée Unique admettent l'hypothèse d'une réversibilité des processus économiques. Cette hypothèse signifie, le lecteur pardonnera l'image un peu forte, qu'après avoir écrasé une voiture contre un mur, il suffirait de faire marche arrière pour la retrouver dans son état initial. Les économistes dotent ainsi leurs raisonnements d'une capacité qui ne semble accessible qu'à H.G. Wells, avec sa machine à remonter le temps, au Professeur Mortimer dans « le Piège diabolique », ou à quelques autres héros de bandes dessinées.

A l'évidence, ainsi que l'a démontré Prigogine, les processus qui règlent le fonctionnement et l'évolution de l'humanité sont des processus irréversibles, à quelques exceptions près... ce qui hypothèque lourdement la notion de « cycle ». Que reste-t-il alors de la légitimité du cycle keynésien de l'investissement, de l'épargne et des revenus... et des assises des sages présidant à l'avenir du franc ou de l'euro ?

Ce qui hypothèque aussi la validité des modèles économiques qui nous gouvernent et dont les formalismes mathématiques contiennent tous implicitement cette hypothèse.

— 2ème dogme — Du travail comme facteur de production

L'activité économique est traditionnellement décrite à l'aide d'une fonction de production, exprimant la relation qui existe entre les quantités de facteurs utilisés et les quantités de produits obtenus, biens ou services. La Pensée Unique retient traditionnellement deux facteurs de production, le capital et le travail — voire trois, lorsque les ressources naturelles sont incluses. Comme B. de Jouvenel l'a fait justement remarquer, c'est là l'expression d'une pensée qui exclut de son champ d'analyse et de ses préoccupations l'apport de l'ingéniosité humaine.

Nos économistes ont progressivement oublié l'antique définition du mot « travail », celle des mondes grec et latin, qui utilisaient deux termes différents : « ergos » et « ponens », « opus » et « labor ». Les uns désignaient le travail pénible, expression de la force physique, « réservé » aux esclaves. Les autres désignaient le travail créateur faisant appel aux compétences intellectuelles, à l'intelligence, à l'érudition, au Savoir, — les savoir, savoir faire, savoir être..

Si l'on se reporte à ces deux antiques définitions, le travail doit être décomposé en deux parties : l'une correspond à l'exercice de la force : l'énergie ; l'autre à l'exercice de la créativité et de l'ingéniosité humaine : le Savoir. Le travail, acte social, se définirait comme une combinaison d'énergie et de Savoir, s'effectuant suivant un processus temporel.

Le fonctionnement et l'évolution de tout système économique s'appuient sur l'exploitation non pas de deux, voire trois facteurs de production, mais sur quatre facteurs de production : le capital, l'énergie, la matière et le Savoir.

A quoi sert cette distinction ? Est-il bien utile de compliquer ainsi l'analyse économique ?

— 3ème dogme — Des facteurs de production substituables

Cette « complication » est nécessaire. Le Savoir a des propriétés très différentes de celles des autres facteurs de production, capital, matière, énergie... ce qui ruine le dogme de la substituabilité des facteurs de production, dogme dont l'application conduit, notamment, et chacun peut le vérifier chaque jour, à des politiques de l'emploi invraisemblables.

Matière, énergie, capital, matériel se dégradent quand on les utilise. Ils sont de nature entropiques. A l'inverse d'un baril de pétrole, d'une machine ou d'un plat d'ortolans si cher aux Grands Prêtres de la Pensée Unique, « Les Trois Mousquetaires », « la Théorie de la relativité restreinte » ou la « 6ème Symphonie » de Beethoven peuvent se lire, être discutés, s'écouter, bref « se consommer » un nombre incalculable de fois sans être dégradés. Le Savoir ne se dégrade pas ; il est réutilisable autant de fois que nécessaire, il peut être transmis sans qu'il y est désappropriation : il est néguentropique.

La prise en compte du Savoir, du capital humain, de l'ingéniosité ou de la créativité humaine, comme il plaira à chacun de nommer ce quatrième facteur de production, fait s'effondrer les credo de la Pensée Unique.

Pourquoi ?

— 4ème dogme — De l'additivité et de la divisibilité de la fonction de production

L'additivité c'est quoi ? La divisibilité, c'est quoi ?

Il est possible d'additionner des kW, des US $ ou des tonnes de farine. Capital, matière et énergie sont additifs.

La température, n'est ni additive, ni divisible :ce n'est pas en divisant une bassine d'eau de 100 litres à 40°C en deux bassines de 50 litres chacune que la température de l'eau sera divisée par 2. Il en est de même pour le Savoir : il n'est ni additif, ni divisible.

Chaque parcelle de Savoir — appelée « culturème » — étant différente, il n'est pas possible de les *additionner* entre elles, ni de les *diviser*. On peut bien évidement les combiner. Leurs combinaisons, génératrices de synergie, ou porteuses d'antagonisme, conduisent à des résultats toujours différents.

On a bien tenté de restituer au travail des propriétés mathématiques qu'il ne possède pas, en le quantifiant en heures, journées ou semaines de travail. Or rien n'est plus dissemblable qu'une journée de travail d'un plombier et celle d'un docteur de la Pensée Unique. Le premier crée des richesses et l'autre les dilapide. Quant à l'existence d'une unité de mesure du travail fondée sur la capacité moyenne d'un travailleur moyen à effectuer une tâche moyenne, permettant de résoudre ce problème de disparité — existence énoncée par Marx — elle a été abandonnée même par les héritiers de la pensée marxiste. Nous n'aurons pas le mauvais goût d'insister sur la prétention à vouloir restituer au travail ces propriétés d'additivité et de divisibilité, en le quantifiant à l'aide des rémunérations.

Le travail, résultante de deux termes aux propriétés diamétralement opposées, ne peut pas être inclus dans la fonction de production sous la forme d'un facteur unique de production, sous peine de faire disparaître ces spécificités.

Que reste-t-il alors de la validité de tous les *calculs* macro-économiques, de toutes les *équations* économiques, de toutes les *démonstrations mathématiques*, de tous les *théorèmes* et par suite de toutes les théories économiques qui, sans hésitation, de Walras à Samuelson et à beaucoup d'autres, *additionnent, multiplient, dérivent ou intègrent* alors qu'ils n'en n'ont pas le droit. Que reste-t-il de la validité des modèles macro-économiques sur lesquels se fondent nos responsables pour décider des politiques économiques qu'ils vont nous appliquer ? Réponse : rien.

Alors pourquoi s'étonner que des modèles construits sur des bases erronées, sur lesquelles se fondent les docteurs de la Pensée Unique pour nous faire avaler leurs pilules, débouchent sur des impasses !

— 5ème dogme — Du partage du temps de travail... ou du partage du temps de chômage ?

Que reste-t-il alors de la prétention à vouloir résoudre le problème du chômage en « partageant » le temps de travail, c'est-à-dire en le « divisant » alors que cette opération est fondamentalement impropre ?

Cette utopie, délicieusement naïve, part de l'hypothèse que le travail est une richesse qu'il suffirait de partager équitablement entre tous les agents économiques pour que plus personne ne soit au chômage. Il suffirait ainsi de diviser le nombre total des heures de travail disponibles par le nombre total de salariés, pour que plus personne ne soit au chômage. Cette merveilleuse utopie fait totalement l'impasse sur le caractère non divisible du travail, dès lors que ce dernier incorpore du savoir, de la compétence, de l'ingéniosité.

Ainsi qu'il l'a été remarqué empiriquement, il semble en effet possible de diviser le travail entre agents productifs, dès lors que les tâches à exécuter ne font appel qu'à la force physique, ou lorsque les compétences exigées, pour des tâches alors globalement répétitives, sont reproduites à l'identique entre plusieurs agents. La part du savoir « exigé » pour l'exer-

cice de ce type de tâches n'est pas génératrice d'une forte valeur ajoutée. Le « partage » du temps de travail semble alors possible. Mais dès lors qu'il est fait appel à des compétences spécifiques, dès lors que l'exercice d'un métier fait appel à de l'ingéniosité ou de la créativité, il n'y a ni additivité, ni divisibilité. Partager le temps de travail revient alors à perdre la synergie dont il est potentiellement détenteur, altérant alors la compétitivité globale de toute l'économie dont on sait qu'elle dépend en très grande partie de sa capacité à mobiliser la créativité et l'ingéniosité des ressources humaines.

La voie actuellement suivie pour résoudre le problème du chômage, celle d'une réduction généralisée du temps de travail sous la pression de « l'économiquement correct » et du « politiquement habile » en se traduisant par une diminution généralisée de la compétitivité de l'économie française, aura pour effet... une augmentation toujours accrue du chômage.

Il suffirait alors qu'en poursuivant sur cette lancée, on continue à « ajuster » le nombre d'heures disponibles par le nombre total de salariés, pour arriver un jour ou l'autre au moment fatidique, où plus personne n'ayant de (temps de) travail à partager, tout le monde sera au chômage !

Le meilleur moyen de lutter contre le chômage, ne serait-il pas tout simplement de se mettre dans les conditions d'ouvrir des usines, plutôt que d'avoir à les fermer ?

— 6ème dogme —
De l'existence de processus déterministes

L'Economique est toujours dans l'attente de son Newton capable d'énoncer les lois descriptives d'un système réglé comme une horloge, qui obéirait aux battements mathématiquement parfaits de son pendule. Les Tryphon Tournesol de la Pensée Unique auraient dû s'intéresser un peu plus aux travaux de H. Poincaré ou de Roccard-père.

Dès lors qu'un système possède au minimum trois degrés de liberté, les conditions nécessaires à l'apparition de régimes chaotiques sont réunies. Avec quatre variables d'état, capital, énergie, matière et Savoir, et non deux voire trois, le système économique possède les conditions requises pour que les processus qui s'y déroulent soient décrits par des régimes chaotiques et non par des régimes déterministes décrits par Newton et mathématisés par Laplace. L'hypothèse d'un système laplacien descriptif de tout système économique doit être abandonnée, et remplacée par celle d'un système économique évoluant suivant des mécanismes généralement chaotiques...ce qui rend bien difficile l'art de la prospective en économie, l'état futur du système ne pouvant pas être décrit à partir de son ancienne structure. Sous l'action des flux de nouveau Savoir, par exemple d'innovations technologiques, le système économique subit des déformations locales pouvant être décrites, soit par des processus continus, dérivables, soit, et dans la plupart des cas, par des singularités topologiques, dites « catastrophes », dont la classification et l'analyse ont été faites par R.Thom. L'existence de ces régimes chaotiques remet en cause le concept réductionniste consistant à analyser le comportement d'un système en fonction de celui de ses éléments... ce qui anéantit la validité des modèles économiques qui s'appuient sur cette propriété. On comprend mieux l'inefficacité des mesures ponctuelles dont on prétend qu'elles pourraient améliorer l'économie dans son ensemble, et dont on constate par la suite qu'elles sont toujours biaisées par le comportement « opportuniste » des agents économiques. Ces mesures ponctuelles, se contredisant souvent les unes les autres, doivent alors être corrigées, puis corrigées encore et encore, pour conduire à un empilement de loi, décrets, règlements, codes, édits, dont le code fiscal est peut-être l'un des exemples les plus merveilleux, empilement que les responsables de l'Union Européenne s'ingénient à vouloir rendre identique à la Tour de Babel.

— 7ème dogme —
D'un système économique fermé, conservatif. Des ressources limitées

Les deux hypothèses d'un système économique fermé et de ressources limitées semblent logiques dès lors que l'on ne tient compte que des ressources matérielles dont dispose la planète Terre.

Afin de concilier ces deux hypothèses avec celle d'une croissance économique pouvant être indéfinie, une troisième hypothèse a été admise, celle de l'existence de mécanismes naturels, donc gratuits, permettant de reconstituer les ressources matérielles dans des délais plus ou moins longs. Cette hypothèse est celle d'un système économique « conservatif ».

Le mérite revient au Club de Rome, puis à différents mouvements écologistes, d'avoir alerté l'opinion publique sur le caractère inexact de cette dernière hypothèse.

Les entreprises, comme tous les agents économiques d'ailleurs, fonctionnent par échanges avec leur environnement auprès duquel ils s'approvisionnent, qu'ils altèrent et dont ils subissent les effets en retour. Du fait de son fonctionnement, en produisant et en consommant les biens et services qui lui sont nécessaires, l'humanité, tout comme la nature, transforme son environnement. *« L'organisation transforme, pollue et enrichit »* nous rappelle Edgar Morin.

L'énergie et la matière se dégradent lors de leur consommation. Il n'y a pas invariance de l'énergie et de la matière. S'il est possible que quelques phénomènes économiques puissent être conservatifs et

Avis aux lecteurs qui nous ont envoyé des tribunes

Nous recevons de nombreuses propositions d'articles ou de tribunes et nous ne pouvons en publier qu'une très faible partie. Nous vous remercions donc de ne pas désespérer. A cette occasion, nous vous rappelons que les tribunes ayant le plus de chance de passer sont celles qui remplissent les conditions suivantes : tenir sur quatre pages de ce magazine au maximum, ne pas être trop techniques (formules réduites au minimum) et être replacées dans le cadre d'un débat par le biais d'une introduction générale.

posséder alors une dynamique privilégiée, la règle générale est celle d'un système dissipatif. De ce fait, et compte tenu des deux premières hypothèses, celle d'un système fermé et celle de ressources limitées, la catastrophe annoncée par le Club de Rome ou par certains mouvements écologistes serait-elle alors certaine ? Comme on l'entend dire de plus en plus souvent ça et là, développement durable rimerait-il avec le maintien du revenu moyen des habitants de la planète en dessous d'un seuil, de plus en plus proche de la paupérisation généralisée ?

L'usage du capital humain, des ressources immatérielles, de l'ingéniosité humaine comme input de la fonction de production, permet de balayer également les deux premières hypothèses et d'inverser cette conclusion aussi pessimiste. Le Savoir, par nature illimité, provient d'un univers non clos, celui de la créativité humaine. En appuyant son fonctionnement sur l'usage privilégié de l'ingéniosité humaine, en disposant de ressources illimitées, les ressources immatérielles, le système économique peut fonctionner comme un système ouvert, dont le développement peut alors être indéfini, et échapper ainsi à la catastrophe annoncée.

— 8ème dogme — De l'existence d'un équilibre général

Les hypothèses d'un système fermé conservatif, exploitant des ressources limitées, et dont le fonctionnement se fonderait sur des processus réversibles, débouche sur le dogme mythique de « l'équilibre général », dont les attributs sont ceux des lendemains qui chantent, et dont la quête a remplacé celle du Saint Graal dans l'esprit des Grands Maîtres de la Pensée Unique. Et comme il est écrit dans les Tables de la Loi de la Pensée Unique que les marchés sont animés par des processus autorégulateurs leur permettant d'atteindre spontanément cet état d'équilibre, la nécessité d'éliminer toutes les entraves, toutes les forces qui pourraient s'opposer au bon fonctionnement de ces mécanismes autorégulateurs est nécessaire... et justifie les credo sur la libéralisation des marchés et sur la libre concurrence inscrits sur les Tables du traité de Maastricht, sur les Tables du traité du Commerce international, sur les Tables du Fond monétaire international, credo dont tous savent qu'ils donnent le droit — pardon la liberté — aux plus forts d'écraser les plus faibles, aux riches des pays riches de continuer à s'enrichir toujours plus aux dépens des plus démunis.

Cet état d'équilibre général existe cependant bel et bien. C'est l'état vers lequel tend un système qui, en ne s'appuyant que sur l'exploitation de ressources matérielles, fonctionne comme un système fermé. Mais cet état d'équilibre n'est pas celui du Paradis retrouvé, c'est l'état d'un système « thermodynamiquement mort », où plus rien ne fonctionne, où plus rien ne vit, où plus rien n'existe. C'est l'état d'un système économique ruiné, détruit, anéanti.

En s'acharnant à vouloir nous appliquer des recettes qui nous conduiraient vers cet « état d'équilibre », les docteurs de la Pensée Unique nous dirigent immanquablement vers le précipice.

S'il est un dogme qui doit être abandonné au plus tôt, c'est bien le mythe de « l'équilibre général ».

* * *

Le fonctionnement et l'évolution de tout système économique procèdent ainsi de mécanismes opposés :

Les premiers mécanismes, sont ceux d'un système économique fermé, qui s'appuie sur l'exploitation privilégiée des ressources matérielles. C'est un comportement déterministe. Il peut être décrit par des modèles se nourrissant d'équations, de matrices, de systèmes différentiels. Ce fonctionnement dont se prévaut la Pensée Unique est un fonctionnement entropique, celui de la régression, de la paupérisation généralisée, qui conduit inexorablement au fond du gouffre.

Les seconds mécanismes s'appuient sur l'usage privilégié de l'ingéniosité humaine. C'est le fonctionnement néguentropique d'un système ouvert, où il y a développement, croissance et création illimitée de richesses. Sa dynamique est celle d'un déséquilibre perpétuel autorisant l'existence de phénomènes d'auto-organisation, stables, pouvant être très éloignés de l'état d'équilibre.

Concrètement, cela correspond à quoi ?

Ce fonctionnement néguentropique correspond, par exemple, à un système fiscal ponctionnant la bulle financière des flux internationaux de capitaux spéculatifs, spoliateurs des richesses créées par le bon peuple béat des béotiens, au lieu de pressurer celui-ci jusqu'au dernier centime.

Ce fonctionnement néguentropique, quelle (belle) utopie !

Ce fonctionnement néguentropique correspond, par exemple, à une élévation généralisé du cours des matières premières, rendant attractif le coût des matières recyclées. Dès lors que le cours des matières premières serait suffisamment élevé, il serait possible aux pays producteurs de diminuer leur production sans pour autant diminuer leurs ressources financières. Les pays les plus démunis, dont très souvent les ressources naturelles sont actuellement les seules ressources, ne seraient plus la farce des dindons du Commerce International. A la logique d'une consommation accrue synonyme de pillage des ressources naturelles, se substituerait alors la logique d'une consommation accrue, créatrice d'emplois, préservatrice des ressources naturelles et soucieuse de notre environnement, synonyme de développement durable.

Ce fonctionnement néguentropique, quelle (belle) utopie !

La réalité est autre. C'est celle de la thérapie en cours, économiquement correcte, applicative de la Pensée Unique qui, pour peu qu'elle se poursuive jusqu'à son terme, nous permettra de connaître l'équivalence existant entre « mort thermodynamique » et « ruine économique » ! Quel réconfort pour le bon peuple béotien quand, totalement exsangue, il apprendra qu'il a participé en vraie grandeur à une expérience scientifique de cette envergure ! Mais qu'importe. En s'appuyant sur leurs vérités, des vérités qui ne sont que des miroirs aux électeurs, les docteurs et les grands maîtres de la Pensée Unique auront eu la satisfaction de nous avoir conduit, en respectant leurs règles sans défaillance aucune... jusqu'à l'écroulement final, puisque *« il faut mieux mourir selon les règles, que réchapper contre les règles »*.

Et tant pis pour nos petits-enfants. ■